
En France. Journal mensuel de la vie régionale française.

Numéro d'inventaire : 1979.24129.3

Type de document : périodique

Éditeur : Assoc. Cult. d'Info. et d'études régionalistes (Paris)

Imprimeur : A.C.I.E.R.

Date de création : 1947

Collection : En France

Description : Illustré de 3 gravures.

Mesures : hauteur : 507 mm ; largeur : 327 mm

Notes : Pages 1 et 2 consacrées aux instituteurs ruraux avec une gravure. Page 6 article sur les rites printaniers avec gravure comportant des enfants.

Mots-clés : Etudes, statistiques, enquêtes relatives au système éducatif

Filière : École primaire élémentaire

Niveau : Élémentaire

Autres descriptions : Langue : Français

Nombre de pages : 8

Mention d'illustration

ill.

EN FRANCE



ADMINISTRATION
RÉDACTION
ABONNEMENTS
PUBLICITÉ

JOURNAL MENSUEL
DE LA VIE RÉGIONALE FRANÇAISE

180, RUE DE RIVOLI
PARIS 1^{er}
COMPTE CHÈQUE POSTAL
PARIS 5670 90

ORGANE DE L'ASSOCIATION CULTURELLE D'INFORMATIONS ET D'ÉTUDES RÉGIONALISTES

Postes déshérités

De la plaine à la montagne, nombreuses sont les communes de France, à population peu dense, dans lesquelles la vie prend assez l'aspect d'une austère pénitence que pourtant les pénitents n'auraient point choisie.

Dans le petit village, étranger à ses gens, un seul fonctionnaire, l'instituteur. Aux prises avec sa classe, une classe chargée, unique, et bien souvent mixte. Aux prises aussi avec les difficultés matérielles : l'éloignement des commerçants, du docteur, l'absence de moyens pratiques de communication.

Accablé de solitude, submergé de travail, loin des honneurs, sans illusions sur la reconnaissance que ses efforts feront naître en haut lieu, le Maître n'aspire qu'à quitter au plus tôt le poste déshérité. Et l'habitude se prend de considérer ce poste comme une corvée obligatoire, à l'usage des jeunes débutants ; mais qui poulx la nomination dans un gros bourg, où se retrouvent un peu de ces commodités matérielles et de ces distractions hebdomadaires : cinéma, théâtre, fêtes, etc... qui paraissent devoir définitivement s'intégrer dans nos conceptions de la vie moderne.

À l'école, les instituteurs se succèdent dans le même tour de rôle. L'ins-truction des enfants en souffre et aussi les œuvres scolaires et post-scolaires. Dès lors, comment s'étonner que le découragement finisse par gagner les cœurs, que peu à peu les volets se ferment aux façades des chaumières, que peu à peu les herbes folles poussent entre les pierres disjointes.

Pour que le village puisse vivre, il ne faut point faire du seul homme dont on puisse attendre un secours efficace en tant qu'animateur, un fonctionnaire sacrifié, et de son poste une école absorbée.

Certes, nous savons qu'en France les agents de l'État ou des collectivités, parfois en nombre excessif, parfois bien peu qualifiés, ne jouissent pas précisément des faveurs des gouvernements. Nous savons aussi que les membres du corps enseignant, ne sont pas particulièrement gâtés, bien que nul ne songe à contester ni leur nombre, d'ailleurs insuffisant, ni leur compétence.

Mais, qui se soucie de ceux, et ils sont des milliers, qui du fond de leur province, occupent des postes déshérités. Une besogne rude les sollicite et les oblige. Ces hommes constituent pourtant la dernière chance d'humbles villages.

Que faudrait-il faire ? Améliorer leur sort. Ne pas leur marchandier un supplément de salaire destiné à compenser les charges particulières à leur condition de vie. Ne pas leur mesurer non plus les moyens matériels nécessaires pour poursuivre l'ensemble des tâches d'intérêt général. Leur permettre en bref, dans un climat favorable, d'organiser une vie saine, non dépourvue des joies de la culture populaire et du sport, susceptible de maintenir au pays de jeunes éléments trop sensibles aux plaisirs faciles et aux mirages des villes.

L'instituteur, ne refusera pas d'être l'artisan d'une renaissance à la condition qu'il n'œuvre point dans l'indifférence, voire dans l'hostilité. On peut être homme et dévoué. Mais l'opostolat réclame des saints.

S'il se trouve encore de nombreux français à l'âme assez bien trempée et assez pénétrée d'amour pour le sol natal qui se résigneront jusqu'à leur mort à cette indifférence, nous pensons que les générations qui montent n'auront point cet ascétisme. Que l'on y prenne bien garde avant qu'il ne soit trop tard, sinon notre beau pays de France pourrait bien devenir à bref délai un cimetière de villages.



La gravure ci-dessus nous montre un Maître d'école dans le Haut-Jura. Une seule pièce sert à la fois : de cuisine, de chambre à coucher pour le Maître, et c'est en même temps la salle d'études. Sur le tableau un petit livre : "En 1872, l'État donne à l'instituteur de Quersvett 38 Frs. par Mois pour se nourrir" etc... Au plafond pend un diagramme français à côté d'un tambour (sur le Maître est aussi représenté et doit consacrer les "ans du Maître). Au mur : deux arceaux fermant dans indiquent qu'il remplit aussi les fonctions de sacristain (en Brie, au siècle dernier, il allait de porte en porte distribuer l'eau nouvellement bête et recevait en retour une légère rétribution). Ces temps héroïques, heureusement révolus, n'étaient guère favorables à la dignité et à l'indépendance de celui qui assumait la noble tâche d'instruire et de former les futurs citoyens.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE AU VILLAGE

C'est ainsi que l'on désignait autrefois les instituteurs primaires. Bien que remplacée officiellement en 1792, cette ancienne dénomination fut encore longtemps en usage dans nos campagnes et l'est même encore dans certaines régions. La première République, harcelée à l'extérieur, aux prises avec d'énormes difficultés intérieures, n'eut pas le temps de relever cette humble fonction qui dut attendre jusqu'au 28 juin 1833 pour éveiller une première sollicitude des pouvoirs publics. Sollicitude toute morale d'ailleurs, écoutez plutôt Guizot dans sa circulaire de juillet de cette même année 1833 :

"Ne vous y trompez pas ; bien que la carrière d'instituteur primaire soit sans éclat, bien que ses soins et ses jours doivent le plus souvent se consumer dans l'enceinte d'une commune, ses travaux intéressent la société toute entière, et sa profession participe de l'importance des fonctions publiques..."

Il faut qu'un sentiment profond de l'importance morale de ses travaux soutienne et anime l'instituteur ; que l'austère plaisir d'avoir servi les hommes, et secrètement contribué au bien public, devienne le digne salaire que lui donne sa conscience seule."

Hélas ! le digne salaire que lui verse sa seule conscience est maigre. Aussi jusque vers 1850 dans les bourgs et bien plus tard encore dans les petites communes, le sort du maître d'école était peu enviable tant il avait de peine à vivre, et l'on ne se doute guère aujourd'hui de ce qu'il lui fallait déployer d'esprit inventif pour ne pas mourir de faim tout en exerçant le plus ingrat des métiers. En pays de Brie (département de Seine-et-Marne, à 50 km. de Paris), ils recevaient quatre sous par mois pour les petits, dix sous lorsque l'enfant traçait ses premiers bâtons ; et "ce n'était que pour quelques rares esprits seulement, les mieux doués de tous", nous

dit Jules Grenier, "parvenus tant bien que mal à saisir les capricieux déliés de l'écriture ou même à s'enfoncer dans les noires profondeurs des quatre premières règles, qu'on leur octroyait généreusement une pièce de vingt sous !"

Et encore ces sommes dérisoires n'étaient versées par les parents qu'une partie de l'année seulement, car sur douze mois, pendant cinq à six au grand maximum, d'octobre à avril, on voyait les marmots venir s'asseoir sur les bancs de l'école. Dès la belle saison, ils s'en allaient aux champs ! L'école déserte, le maître devait diriger ailleurs son activité pour ne pas laisser périr les semailles. Il partageait alors les rudes travaux de ceux parmi lesquels il vivait : il se louait comme moissonneur ou vigneron. Sa femme, qui l'aidait en classe, se louait elle aussi à la journée pour couder, laver, et même travailler aux champs. Pauvre parmi les pauvres, il n'avait pas une part de bien être plus copieuse que celle de ses voisins paysans qu'il aidait ainsi dans leurs travaux. Aimé et respecté de ceux-ci, ils lui offraient parfois "un échiqué", deux crépinettes ou un morceau de boudin prélevés sur l'abattage du cochon familial ; un seau de cidre ou de vin dit "le seau du maître" étaient mis de côté à son intention lors du "pressurage" des pommes et du raisin.

Le congé du jeudi n'existait pas alors, et voici ce que nous conte à ce sujet Jules Grenier dans "la Brie d'autrefois" :

"À l'issue de la classe, c'est-à-dire à onze heures, la première élève de l'école sort de sa place, et, munie d'un élégant peloton surmonté d'une magnifique image colorée, passe de banc en banc et présente le peloton à chacune des élèves qui y pique une ou deux épingles qu'elle a apportées..."

L'INSTITUTEUR ET SON CLOCHER

Un peuple ne maintient sa vitalité et son prestige qu'en renouvelant ses élites à mesure que le temps les use ou les fait disparaître.

Mais qu'est-ce qu'une élite ?

La sélection naturelle des hommes qui se montrent les plus efficaces dans les activités qu'ils ont choisies.

Nous ne discuterons pas ici la question de savoir si dans la France d'aujourd'hui ce choix se trouve assez libre pour garantir la concurrence ; le problème est politique. Mais dans l'ordre culturel aussi et professionnel, nous pouvons nous demander si le nombre des concurrents qui se disputent rangs et emplois est assez grand pour que les meilleurs laissent loin derrière eux les médiocres et si nous avons toujours veillé à ce que les talents dont nous avons besoin trouvent l'occasion de se manifester et reçoivent la permission de le faire.

Il semble bien qu'il faille répondre deux fois non : à la ville comme aux champs, il y a disette de compétences et aux champs comme à la ville on se soucie peu de les former.

Or, nous ne sommes plus assez riches pour nous permettre autant de négligence. Nous devons donc, sans plus tarder, nous mettre en quête des valeurs qui se cachent ou qui s'ignorent et les forcer à paraître au grand jour. Les rabbitteurs sont déjà sur place : j'ai nommé nos instituteurs.

Qui, en effet, s'avère plus capable qu'eux de pénétrer les âmes si riches et si complexes des enfants et des adultes cents ? Qui est mieux placé qu'eux, par la définition même de leur état, pour

LE MAÎTRE D'ÉCOLE AU VILLAGE

La tournée terminée, toutes les fillettes se lèvent, et, se plaçant sur deux rangs, suivent la porteuse de congé, qui se dirige vers le bureau du maître. Arrivé devant le magister, le groupe s'arrête, et, lui offrant le peloton chargé d'épingles, chante en chœur :
"Tenez, not'e maille n'a-t-elle un présent,
Donnez congé à vos enfants.
Il est onze heures avant midi,
Que Dieu vous l'rende en Paradis !"

Chaque jeudi pareille requête se renouvelait : le maître, après avoir accepté le cadeau, tout heureux de profiter lui-même d'un après-midi de liberté, et respectueux de la tradition, s'empressait d'accorder le congé demandé.

Mon grand-père (Dauphiné 1845), me contaient souvent dans mon enfance, comment en hiver alors qu'il était tout petit enfant, il s'en allait en sabot avec ses camarades par les chemins enneigés, chacun portant une bêche sous son bras. Non seulement les enfants devaient par cet apport contribuer à l'entretien du feu scolaire, mais en outre, l'un d'eux, levé tôt, arrivait avant tous ses camarades à "tour de jour" à l'école pour l'allumer.

La situation du maître d'école s'améliore cependant peu à peu, mais si l'on en croit Henry Massoul (Gâtinais 1880) dans ses mémoires "Au bon vieux temps" ce n'était pas encore l'âge d'or pour eux dans nos campagnes : ils vivaient chichement en exerçant leur apostolat.

Mon père, dit-il, était un maître d'école du temps jadis. Il prenait au sérieux toutes les affaires de la vie, et, était accoutumé de remplir ponctuellement les obligations de son état. Au reste cette conscience du devoir ne lui suffisait point. Il y joignait une sorte de passion de servir, de se rendre utile, dans les circonstances les plus diverses...

"Je le vois montant la rue du village, timidement salué par tous les garnements qui patrouillaient dans le voisinage, arrivant au seuil d'une maison pour prendre des nouvelles d'un malade ; entrant dans une cour où ronfle une battue pour soulever le grain qui coule dans le sac comme un ruissellement d'or clair, sous un nuage de poussière et de menue paille, au pied de la mécanique au travail ; accusé par Pierre et Paul, consulté par celui-ci sur les prochaines semailles du jardin ou sur la ligature d'une greffe, interrogé par celui-là sur la rédaction d'un acte sous seing privé ou sur le calcul des impôts, et répondant à tous de sa voix égale, inlassablement..."

Certes ces maîtres d'autrefois n'étaient pas des savants, mais ils possédaient à une grande expérience des choses de la terre, une conscience nette comme un cristal. Leur fonction d'éducateur se doublait toujours de celle de secrétaire du maire. Ces dernières ont inspiré quelques vers à Sainte-Beuve dédiés à la mémoire d'un de ces maîtres d'école : "Monsieur Jean".

Il est encore, il est, tout au bas de l'échelle, Un bien humble bouvier, et qui n'a pas failli ; C'est le maître d'école. La loue est dans ses mains : géomètre, il arpente, Et suit les parts autour que le notaire... Secrétaire au civil, si quelque question Arive à l'improvisé au nom du ministre, Combien d'orge, ou de lin, ou de vin rend la terre, Le maître endosseant lui dit : "ogage !" Il va...

Tel est bien le portrait de l'ancien maître d'école que l'on a trop souvent à plaisir montré sous les traits d'un père fouettard, la frotte à la main, entouré de bambins en bonnets d'âne. Au reste, la crainte du maître et partant du bâton n'est-elle pas le commencement de la sagesse ?

N'oublions pas d'ailleurs que le fouet fut autrefois l'instrument officiel d'éducation. En 1788, à la veille de la Révolution, le collège Mazarin n'engageait-il pas le robuste Chevallier aux appointements de 150 livres "pour froter la bibliothèque et... donner la correction aux élèves". Même en 1846, un élève fut encore fustigé officiellement à Paris deux fois en un jour à Louis le Grand devant le proviseur et les maîtres assemblés !

Sans doute, n'a-t-on pas réalisé depuis lors l'école idéale rêvée par le bon Montaigne : "Combien les classes y seraient plus décemment jonchées de fleurs et de feuilles que de tronçons d'osier sanglants ; y ferait pointer la joie, l'allégresse et les grâces..." Cependant si nos classes manquent encore de fleurs, du moins "l'osier sanglant" a-t-il disparu sans espoir de retour.

Et souvent, au contraire, les écoliers ont pu leur revanche. Il faut au maître, une conscience professionnelle hors pair, une patience d'ange, une endurance à toute épreuve, pour ne pas déclarer forfait devant ces rangées de bambins, pleins de naïveté et de malice. Et c'est peut-être cela qui justifie la "dédicace" qu'avait donné Albert Thierry de l'instituteur : "L'homme en proie aux enfants".

PIERRE-LOUIS MENON.

L'INSTITUTEUR ET SON CLOCHER

(suite de la 1^{re} page)

découvrir les vocations et selon leurs moyens les éveiller ? Qui est mieux qualifié, en somme, pour diriger les aptitudes les mieux déterminées vers les fonctions les plus spécialisées ? L'Etat lui-même paraît l'avoir compris puisqu'il leur demande délibérément de l'aider dans ses tentatives pour remettre de l'ordre dans la maison.

Il s'agit maintenant de ne pas compromettre de si justes résolutions et pour en assurer la bienfaisance il y a quelques précautions à prendre.

Avant tout, la recherche des aptitudes ne doit plus être organisée au seul bénéfice de Paris. Il y a trop longtemps que l'habitude est prise d'y expédier les Français qui manifestent par le corps ou l'esprit quelque dextérité particulière. Or, est-ce d'une intelligente police que de provoquer des attroupements ? Est-ce d'une politique saine que de faire le désert là où abonde la terre, l'eau et les arbres, pour créer la cohue au milieu des pierres amoncelées ? Toute mesure qui participe de près ou de loin à cette erreur séculaire est en soi néfaste et condamnable. La situation est telle aujourd'hui qu'il vaut mieux garder à la forge le fils du maréchal-ferrant qui pourrait devenir ministre.

Il serait peut-être amené un jour à regretter de l'avoir quitté. Il se produit bien peu de vocations précoces. On vit d'ordinaire la moitié de sa vie avec l'assurance d'obéir à la sienne et l'on s'avise à quarante ans qu'on l'a bel et bien manquée. Il a suffi d'un conseil abusif. Des milliers d'hommes sont de grands hommes qui ne le sauront jamais et des milliers d'autres qui le savaient ont été condamnés à le taire. Ce monde vit dans le gaspillage. Bref, il est prudent pour un pédagogue d'interdire plutôt cent chemins que d'en recommander un seul.

Il arrive pourtant qu'il faille en venir là. Alors quelle redoutable aventure ! Une vocation, c'est toujours un défi : aux amis, aux voisins, aux parents, à la société toute entière qui juge la valeur à la réussite et la réussite à l'argent, et qui tient pour répréhensible la jesse de faire "ce que plait". Que peuvent donc maître et disciple contre une coalition pareille ? Désobéir est souvent impossible et dans tous les cas dangereux. Ils ne peuvent donc user de cette éloquence

qui inspire une ardente conviction : une épée de bois dans un siècle de fer !

Il y faudrait pour le moins du prestige et tout celui de l'instituteur est fait seulement de son savoir. Mais, voyez où mène le savoir : à mourir de faim !

Comme le peuple de France, ni d'ailleurs aucun autre, n'a jamais beaucoup respecté les gueux...

Tout le problème est là, et celui qui veut le poser autrement n'a pas la volonté sincère de le résoudre. Car croit-on vraiment qu'il soit possible de recommander aux instituteurs d'être des conseillers clairvoyants et fermes, si on ne leur ménage cette dignité et cette autorité dont jouissent par le monde ceux qui s'y sont fait de belles "positions" ? Certes, on n'entre pas dans le corps enseignant pour y chercher fortune. Mais, en y restant, on devrait pouvoir démontrer que le désintéressement n'est pas la misère, et ce serait d'un bon exemple. Le "traitement" qu'inflige l'Etat à ceux qui se mêlent de le servir n'est pas fait pour augmenter leur prestige ?

Nous voici donc au centre du plus géométrique des cercles vicieux. Nous en convenons de bonne grâce, puisque nous détestons les charlatans, et les songe-créux. Nous aimons qu'on commencent par le commencement et au commencement de toute entreprise humaine, il n'y a pas le Verbe, il y a l'Homme. Ignorer ce qu'il est, ce qu'il veut, ce qu'il sent, ce qu'il pense, c'est courir à l'échec. Il vaut mieux ne rien entreprendre et ne pas compromettre à jamais des idées sans doute généreuses. Car entre ces idées et les plus sottes des idéologies, il n'y a qu'un mouvement de paupières, que l'on tient levées... ou qu'on baisse.

Si on les tient levées, on voit bien clairement qu'en payant un instituteur un peu près comme un ouvrier de ferme, on lui ôte toute possibilité de se faire écouter du fermier.

Qu'on le paye mieux ou qu'on le laisse tranquille !

Ce sont les premières réflexions qui inspirent les faiseurs de plans et les bâtisseurs de systèmes.

H. C. GIRARD

PROVINCIALES

Couperes et Découperes

On connaît déjà les coupures de courant électrique, les orages, les coupures de crédit franc, les fausses. Il paraît que l'on a bientôt connaitre les découperes de la France, et la commission administrative adopte le plan qui lui est proposé. Plus de départements, mais quarante-sept nouvelles circonscriptions après pour appellation le nom du principal cours d'eau qui les traverse.

Aignan avait le chef-lieu de la Drôme, Piau celui de l'Ardour, et la Côte-d'Or, descendait l'Ouche ou la Dhoune.

Le découpage en départements — autre de la Révolution Française et qui pourtant n'était pas si mal félicé que cela, ne correspond plus à nos besoins modernes. La circonscription "département" est devenue trop petite. A leur suite l'On voit bien que ces messieurs veulent automobile. Car à l'heure actuelle lorsqu'il me fait, en dehors du car hebdomadaire, m'envoyer en diligence les vingt-cinq kilomètres qui me séparent du chef-lieu, je trouve que c'est très suffisant, et je verrai aussi bien, pratiquement à tout "agrandissement" une bonne petite organisation des transports locaux.

Si le besoin s'en fait sentir pourquoi ne pas grouper en régions se superposant aux Départements, comme la chose a d'ailleurs été établie sur le plan militaire, judiciaire, agricole, économique et éducatif nationale ?

Il paraît que de telles régions ne répondent pas à certaines conditions d'homogénéité, que leurs limites s'établissent et que le projet qui on nous propose respecterait l'unité économique, démographique, géographique, historique...

Hum ! Comme dit le chanson, c'est bien trop beau pour être vrai. Peut-être pourrions nous suggérer avant de simplifier la géographie, de simplifier l'Administration, et l'existence du citoyen français ?

Ce ne fait rien, je ne puis me défendre, d'un sentiment un peu mélancolique devant ces vieux noms méconnus, aux noms prestigieux et chargés de souvenirs :

Finistère, Calvados, Ardennes, Vexges, Côte-d'Or, Saône, Landes, Cantal, Vendée, Morbihan, Puy-de-Dôme.

Messieurs de l'Assemblée, supprimez les Hauts et les Bas, mais laissez-nous les autres qui n'ont pas démodé.

Politique et Philatélie.

Un quotidien étranger nous apprend que dans une Assemblée parlementaire, pendant un débat concernant les forêts domaniales, un membre désemparé de ne pas perdre son temps, étala sur son pupitre sa collection... de timbres-postes qu'il se mit en devoir de classer et de coller sur un album.

Ah, en somme, ça colle. Note parlementaire devait être un de ces révolutionnaires dont Henri Rochefort

avait résumé le programme dans le bref décret suivant :

Article 1. — Il n'y a plus rien.

Article 2. — Personne n'est chargé de l'exécution du présent décret.

Fleurs d'Orangers.

La presse a annoncé le mariage avec un jeune légionnaire, de Marguerite Moreno, la brillante comédienne qui fit ses débuts au XIX^e siècle, à la Comédie Française sous le Surnom de Sadi-Carnot. Tout cela ne nous réjouit pas...

Comme il se doit, on a publié ensuite un démenti de cette information.

En somme pour mettre les choses au point, nous pouvons dire que la chaste et active n'a fait sous aucune circonstance, un faux mariage avec un vrai légionnaire.

Ce qui, après tout, n'est peut-être mieux qu'un vrai mariage avec un faux...

Nos compliments aux anciens, ex-futurs époux.

Le Vicaire de Bagdad.

Le révérend Charles Allan Roch, ex-chaplain de l'égglise anglicane à Bagdad, et actuellement pasteur-adjoint à la cathédrale de Johannesburg est un vicaire "motorisé". Il a visité toute l'Europe à bicyclette et s'est rendu entre autres voyages de Durban au Caire, soit 7.000 kms environ à la pédale.

Bravo ! pour le trajet !

Et bravo pour les pneus ! Il est vrai qu'un vicaire peut toujours s'adresser au marché "noir".

De Farrebique à l'Alambique.

"Farrebique" le film de Georges Rouquier, qui retrace l'activité d'une ferme Aeyronnaise avec ses acteurs naturels, gens et bêtes, vient d'être présenté à Paris.

Un critique parisien a eu, pendant deux heures d'horloge, des vaches boueuses, des Rouergues pétris du pain, des poules cocottes, des dindeons glorieux, et des pagans paisibles, des villageois boires un verre de rouge, des juments nettes bas, des malheureux molosseaux, des chèvres chester (sic), avec une enle de dernière, que, seule, sa conscience professionnelle a pu oindre.

Ce qu'il y a de curieux c'est que, moi, quand je suis au cinéma voir des films parisiens et que, pendant deux heures d'horloge on me présente des gens tournant autour du pot, j'aimais (y) j'aimais (y) pas ? Si j'aimais, j'aimais pas, j'en prends une autre. Et j'en reprends et tu me trompes. J'ai vu un dir. J'ai vu une parole. J'en tue un, j'en tue deux, j'en tue trois. A dix on fera une corde. Et j'me soude, elle devient folle. On l'enferme. Je m'arrête. Et bien ce me produit exactement le même effet !

TRIBOULET.

LES PAYSANS PERVERTIS

"Farrebique" le film de Georges Rouquier — grande fresque paysanne rouergate — qui vient d'être présenté à l'Opéra et qui est actuellement projeté en exclusivité sur un écran parisien, a suscité pas mal de controverses.

La polémique s'était, on s'en souvient, ouverte un peu avant le Festival de Cannes en 1946, quand le film fut écarté de la sélection française, ce qui ne l'empêcha pas de remporter le "Grand prix de la Critique Internationale" ex-æquo avec "Briève rencontre" et le "Grand Prix du Cinéma Français". Les uns le portent au paradis, les autres en font un monument d'ennui. Nous avons, quant à nous, pris parti, mais cependant notre intention aujourd'hui est moins d'apporter notre note au débat général, que de saisir l'occasion d'une rapide mise au point à propos d'une question insidieuse : la participation paysanne à la vie politique française.

Les citadins font souvent grief aux ruraux du peu d'intérêt que ces derniers manifestent à l'endroit de la politique. Ils voient là une attitude d'indifférence ou de mépris, proprement jugée intolérable, en ces temps "d'engagement".

Un journal rapporte à ce sujet, que le brave fermier qui tient dans le film et dans la vie le rôle de grand-père, répondit à un journaliste qui s'étonnait de voir les paysans occupés de leurs travaux du 1^{er} janvier à la Saint-Sylvestre, sans prêter la moindre attention à la politique : "C'est pourtant réel, nous n'avons pas le temps de nous occuper de ça !"

Déclaration frappée au coin du bon sens et peu faite pour étonner les personnes tant soit peu averties des choses de la terre. Je pense que si l'on demandait aux journalistes ou aux hommes politiques s'ils s'occupent, en dehors des périodes électorales, des activités rustiques, la réponse serait à peu de chose près la même.

François Chalais, dans "Carrefour" reprend, dans une critique du film, le même thème.

Ces paysans ignorent leurs temps. Je ne leur demandais pas de s'occuper de leur marché noir — ou plutôt... — mais un simple clic d'œil vers les choses de la ville, vers les bouleversements d'un monde à l'agonie ; je ne leur demandais, un jour ou moins de ces quatre interminables saisons, que d'écrire un journal et d'en parcourir les gros titres. Nous y voilà !

Mais je voudrais bien savoir où cela les mènerait, ce clic d'œil vers les choses de la

ville, vers les bouleversements d'un monde à l'agonie ? Vous proposez de changer le calme, la paix qui fait la force de leur vie, qui s'identifie à leur foi, en inquiétude fébrile ! Croyez-vous que le pays en deviendra meilleur et que l'agonie du monde en sera retardée ? Croyez-vous qu'une invitation à trépasser en foule puisse arranger les choses ?

Et d'ailleurs, en échange de ce fardeau que vous leur octroyez — gratuitement et généreusement — que leur donneriez-vous ? Davantage d'engrais, de machines agricoles, de tracteurs ? Plus d'électricité, plus d'adductions d'eau ! Non, dites-vous !

Alors, pourquoi ne pas les laisser tranquilles. Le calme de ces gens-fait d'ignorance consciente — nous paraît dans les circonstances troublées que nous traversons un magnifique exemple de sagesse. Pourquoi voulez les pervertir ?

On connaît la réponse que fit cet enfant à celui qui, arrêtant son jeu, lui demandait ce qu'il ferait si la fin du monde arrivait : "Moi dit-il, je continuerai à jouer". Que peut-on imaginer de plus raisonnable !

Que nous importe, dit-il André Billy, à propos du Régionalisme, les paysannes et les diables de chefs-lieux de canton ? Que nous importent les sites pittoresques, les légendes, les traditions et les vieux usages, quand le double drame d'exister en tant qu'homme et en tant que peuple, déchire les consciences les plus légères.

Que nous importent répondent les paysans, les fermentations des villes et les convulsions du monde, puisque nous avons nos travaux !

On a coutume de distinguer dans les sociétés humaines modernes ceux qui pensent, ce qu'ils croient être la vérité et ceux qui appliquent aux humains cette vérité. Nous-bions pas qu'il existe une troisième catégorie de gens, la plus humble, composée de ceux qui travaillent sans recevoir d'autres consignes que de leurs tâches, lesquelles doivent de nécessité vite, être accomplies. Les paysans sont au nombre de ceux-là et s'ils pensent dans leur for intérieur que l'on fait peut-être trop de politique, leur désaffection tient plus aux exigences de leur condition qu'à un "mépris réel".

Méditez, Messieurs de la Ville, et vous comprendrez alors les raisons profondes de l'attitude "de ce paysan qui barbote toute une heure et se fait toute une vie, ce paysan que la terre mûre et disciplinée de ses impossibles tâches, qu'elle a empli de la paix des champs et du calme des fots".

JACQUES FERRIÈRES.

